

**Rencontres poétiques  
avec Jean Cayrol (1911-2005),  
la revue *Écrire*  
et les poètes des éditions du Seuil**

\*

Jean Cayrol est essentiellement connu aujourd'hui comme l'auteur des commentaires lus par Michel Bouquet dans un film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard* (1955). Mais au-delà du témoignage sur les camps, qu'il a connus après s'être engagé dans la résistance, il a constamment manifesté les qualités d'un poète lyrique, d'un humaniste moderne attentif aux expériences poétiques. Jaloux de son indépendance, hanté par la rédemption, il se définissait comme un intuitif, non comme un raisonneur. Bien avant les débats sur la résilience, il proposait la notion d'œuvre *lazaréenne*. Comme éditeur, il est un des médiateurs de l'écriture blanche.

### **Une enfance**

L'enfance de Jean Cayrol a lieu à Bordeaux, ville paradoxale, un port à cent kilomètres de la mer, une ville fermée sur ses traditions. Elle donne envie de partir, tout en retenant ceux qui rêvent de la fuir. Hölderlin et Baudelaire sont passés par là. La famille de Jean Cayrol, ornée par une longue tradition d'extravagances, a fait fortune dans les cordages, jusqu'à l'apparition des chaînes de fer. Le père est stomatologiste. Au-delà de la ville, il y a les vacances, et leur ouverture anarchiste, propice à l'imaginaire et au mythe rétrospectif. À trois ans par exemple, Jean Cayrol est laissé seul sur la plage, envahi par les puces de mer. Le sable est partout, dans les livres, dans les lavabos, dans les assiettes. A l'école, on lui fait porter dans le dos une pancarte : « *Je suis un menteur.* » À sept ans, il fréquente la plage de Lacanau, où la mer rejette les reliefs de la guerre, du rhum, des cartouches, des Brownings et des cadavres. La vision du corps d'un capitaine de vaisseau, avec son sextant, le frappe durablement. Avec ses amis, il creuse un tunnel dans les dunes, pour conserver les armes qu'ils ont découvertes. À onze ans, il lit *Les Enfants de la mer*, du révérend Charles Kingsley (*The Water babies*, publié en Angleterre en 1863, repris en français ca 1910 dans la petite collection Nelson). A douze, il écrit des pièces romaines, qu'il déclame en famille. Les trente premières pages du roman de Dostoïevski, *Crime et châtiment* le font fuir, épouvanté. En fin de semaine, il mène la vie d'un campeur. Il entre au lycée Longchamps de Bordeaux, aujourd'hui lycée Montesquieu. Mais il restera sensible à une certaine anarchie enfantine : « *c'était plein de cris et de plaintes. On brûlait en effigie des parents sur des récifs, on empalait des enseignants sur des arbrisseaux de corail, on pillait des magasins le long des côtes* », lit-on par exemple dans *Histoire de la mer* (1973)...

### **Premières revues**

Jean Cayrol appartient à un groupe de quatre ou cinq personnes, affamées de littérature, et qui reçoivent *La NRF* : son frère Pierre, Jacques Dalléas, Robert Kanters,

Soulié. Une phrase de *La Révolution surréaliste* le retient au-delà de tout, comme le signal de sa vocation poétique : « *L'île de cristal / où l'amour ressemble / à l'angoisse éteinte / au sang de la cire / au deuil de l'été.* » Il fonde d'abord à Bordeaux, en 1927, la revue mensuelle *Abeilles et pensées*, qui affirme dans son premier numéro : « *Nous voulons réagir contre cette vague de matérialisme qui s'est abattue sur la jeunesse "d'après-guerre"; nous voulons retrouver au mot "jeunesse" son véritable sens : illumination et enthousiasme* ». En douze numéros et jusqu'en 1929, *Abeilles et pensées* publie Maurice Fombeure, Bernard Frank, Robert Guiette, René Laporte et François Mauriac. Ce dernier le reçoit chez lui, un soir de pluie, rue Rolland. Un entretien avec François Mauriac paraît dans la revue en mars 1928. Jean Cocteau, Henry de Montherlant, Eugène Dabit écrivent à Jean Cayrol. A cette époque, nos amateurs de poésie sont encore lycéens, et constamment encouragés par leur proviseur – malgré l'échec au baccalauréat qui suit. En 1928, les poèmes de quinze ans sont imprimés à Paris, chez Figuière, rue Campagne-Première, sous le titre *Horizons*, puis *Présages* (parfois annoncés comme *Parade*). (Ouvert au compte d'auteur, Figuière avait été en 1913 l'éditeur des *Peintures cubistes* de Guillaume Apollinaire et en 1919 de *Pensées sans langage* de Francis Picabia.) Première revue, *Abeilles et pensées* permet à Jean Cayrol de publier un texte dans le n° 10 d'une autre petite revue : *Sagesse*, dirigée par Fernand Marc.

En 1933, pour son service militaire, il se présente comme analphabète au dépôt des équipages de la flotte, à Brest. Il en est renvoyé comme « *apte à la rébellion* », après avoir cité Paul Valéry, dans une rédaction portant sur le bon usage de la natation. Mais 1933 est aussi l'année des *Cahiers du fleuve*, en réponse aux *Cahiers du Sud* édités par Jean Ballard à Marseille. Pour aller à Marseille depuis Bordeaux, rencontrer Jean Ballard et son épouse Marcelle, Léon-Gabriel Gros leur ami proche, Jean Cayrol vend des livres anciens, et voyage en troisième classe. Le 11 février 1935, *Ce n'est pas la mer* paraît aux éditions du Cahiers du fleuve : le recueil est remarqué par Valéry Larbaud et Patrice de la Tour du Pin. C'est aussi dans les *Cahiers du fleuve* que Max Jacob marque sa présence, sans empêcher la faillite de la revue.

L'exposition universelle illumine la ville de Bordeaux. Dès 1935, Bordeaux sert de lieu de passage pour les juifs qui fuyaient le nazisme ; la guerre d'Espagne y est elle aussi très présente. On vit dans le pressentiment. Jean Cayrol devient avocat-stagiaire, une fonction qui lui donne en effet deux clients. En 1936, paraissent deux recueils : *Les Poèmes du pasteur Grimm* (Tunis, Mirages, 32 p.) et *Le Hollandais volant* aux Cahiers du Sud. En 1937, Jean Cayrol travaille comme bibliothécaire de la chambre de commerce, y organise des activités de gymnastique matinale entre les rayons et rédige des discours pour les foires. En 1939, par des musiciens allemands qui donnaient à Bordeaux un dernier concert, Jean Cayrol entend le mot de camp de concentration. Il connaît aussi Jean Carrive, qui traduit *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka. Fasciné par l'écrivain pragois, il écrit à son exécuteur testamentaire, Max Brod.

Tout ce qui alors a été écrit relève du pressentiment et de la recherche d'un Eden disparu. Jean Cayrol travaille dans les services secrets de la Marine. En 1939, il publie *L'Âge d'Or* aux Cahiers des Poètes catholiques et *Les Phénomènes célestes* aux Cahiers du Sud ; en 1940, *Le Dernier homme* paraît sous deux formes : à Bruxelles, aux Cahiers du *Journal des poètes* et à Marseille, aux Cahiers du Sud. Il cherche en vain à partir sur le croiseur n° 18, qui de fait, coule à Narvick. Il tape des ordres de destruction d'usines qui ne partent jamais et reste en arrêt devant un amiral en grande tenue qui

contemple les bateaux que les lycéens de Bordeaux font naviguer dans les eaux du bassin, au jardin de la ville. Une polarisation géographique se construit après la défaite française de juin 1940 : à Marseille, où affluent les écrivains, il s'agissait encore d'écrire ; à Bordeaux, le choix de Jean Cayrol est celui du silence.

## La résistance

Jean Cayrol commence, avec son frère, par découper des croix de Lorraine dans du carton, et par les jeter devant la Kommandantur (Bordeaux est en zone occupée et les sous-marins allemands partent des docks pour contrer les convois alliés). L'Angleterre organise des réseaux d'espionnage, avec le lancement d'une radio clandestine de renseignements maritimes. Jean Cayrol entre ensuite dans un réseau d'espionnage, où il commence l'expérience de la peur, quatre ans durant. Son groupe s'appelle « Les Amis du Maréchal » – une couverture, comme la francisque qu'il porte au revers du veston, le feutre mou et le cartable de jeune homme rangé. Arrêté une première fois, il parvient à tromper ses gardiens en répandant ses affaires de tous côtés et en les embarrassant ; mais trahi, son nom donné, il est arrêté une seconde fois, d'abord envoyé à la prison de Fresnes, le 10 juin 1942. Il y retrouve tous les complices du coup de Dieppe, arrêtés fin 1942. Il règne là une atmosphère particulière, où les chansons françaises servent de mots de passe. Les prisonniers écrivent à l'ongle, sur du papier glacé. Un clou, un crayon suffisent pour écrire des textes qui sortent de la prison dans la lessive, par la buanderie, et sont transmis à Alger, où ils sont lus, à la radio. C'est le cas d'un poème de Jean Cayrol, « Écrit sur le mur », transmis à Alger par des voies clandestines, publié en France dans le numéro 11 de la revue de Pierre Seghers, *Poésie 42*, précédé de cette note : « *Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ce poème de Jean Cayrol. Écrit dans des circonstances particulières, avec son titre nu comme la souffrance ; Écrit sur le mur – il atteste cette double persistance au cœur d'un des meilleurs de nos jeunes poètes : celle de la poésie, et celle de la patrie.* » Il est lu sur les ondes de Radio France d'Alger le mardi 27 avril 1943. Dans ces conditions, le langage prend des proportions gigantesques. La lecture du *Rouge et le noir* de Stendhal met cependant Jean Cayrol mal à l'aise, à cause de l'identification du lecteur au condamné.

Le 4 janvier 1943, Pierre Drieu la Rochelle intervient auprès du lieutenant Gerhard Heller pour le faire libérer : « *Cayrol est un poète de valeur* », écrit-il, mais en vain. Après la prison de Fresnes, Jean Cayrol est envoyé dans les camps. Il part pour Mauthausen, en Autriche, en mars 1943 : matricule 25305, régime N.N. (Nacht und Nebel). Bien se vêtir, ne jamais paraître misérable ou affligé, ne pas penser à l'avenir, ni à sa famille, ni à son logement, ne jamais jouer à l'absent, tels sont ses principes de survie. Sa petitesse lui vaut d'être surnommé Canari. Par des jeux, par le récit de leurs rêves, les prisonniers tentent de maintenir ce qui peut l'être. Jean Cayrol apprend à ses compagnons d'infortune des vers de Rimbaud, de Hugo, de Racine. Sa réserve épuisée, il en invente. La dénutrition fait cependant fuir la mémoire des mots. Un poème de Cayrol, « Le Sombre visage », paraît dans le même numéro de *Fontaine*, à Alger, qu'« Une seule pensée » de Paul Eluard (n° 22, juin 1942) ; *Miroir de la rédemption* paraît aux Cahiers du Rhône, à Neuchâtel, en 1944, toujours pendant la captivité de l'auteur. La stature intellectuelle et spirituelle du critique suisse Albert Béguin (1901-1957), animateur des *Cahiers du Rhône* depuis 1942 et de la collection « Le Cri de la

France » à Fribourg, avant de devenir un des piliers des éditions du Seuil, domine, pour Jean Cayrol, toute la période. C'est lui qui publie à Neuchâtel Paul Eluard et Louis Aragon, Pierre Emmanuel et Charles Péguy et milite, en se souvenant des romantiques allemands, pour une poésie de la présence.

Ses camarades de camp obligent Jean Cayrol à écrire. Il compose 150 poèmes, qui sont empochés par le SS le plus dangereux du camp, qui les lit - sans autre conséquence. En 1945, son frère Pierre meurt au camp. Lui-même ne tient le coup que grâce à la solidarité communiste : à un moment où il ne pèse plus que trente kilos, chaque prisonnier français lui donne une cuillerée de soupe. Deux religieux, le père Jacques et le père Gruber, jouent un rôle majeur dans la partie spirituelle de ce sauvetage physique, mué en rédemption spirituelle.

A la libération des camps, comme Primo Levi, Jean Cayrol rédige un dossier de témoignages, transmis ensuite au procès de Nuremberg. Il est rapatrié le 22 mai 1945 dans un camion de la Croix Rouge. Jean Cayrol découvrira plus tard l'étymologie de Mauthausen : la maison de la douane. En 1962 encore, des amis reçoivent de Pologne des carnets de poèmes de sa main, qui deviendront *Alerte aux Ombres. 1944-1945*, publiés au Seuil en 1997 seulement : les systèmes totalitaires sont conservateurs. La mémoire de la guerre dure longtemps. Dès 1947 pourtant, Pierre Emmanuel note que la mémoire des camps est déjà en arrière.

### **L'impossible libération**

En 1945, 1946, l'exode continue. Les gens ne sont pas à leur place. Les concentrationnaires n'ont pas nécessairement envie de rentrer chez eux. En 1947, Jean Cayrol reçoit le prix Renaudot - mais courant dans tout Paris, il fuit, physiquement, le dîner aux Halles qui célèbre l'événement. « *Dès que j'ai eu le prix Renaudot, j'ai tout fait pour le détruire* », dira-t-il encore à Roger Vrigny, en 1970 : fuite et fierté, les sentiments restent mêlés. La renommée pèse et les grandes puissances idéologiques écrivent pour le romancier. Les jésuites veulent que le héros de son roman, Armand, se jette au confessionnal dès le troisième tome, les communistes veulent qu'il entre dans une cellule du Parti. Il n'accepte alors plus guère que les conversations de Pierre Klossowski, chrétien et commentateur de Sade, du peintre Balthus, et de Jean Carrive, premier traducteur français de Kafka, avant Alexandre Vialatte. *Lazare parmi nous* tente de reprendre l'expérience concentrationnaire de l'intérieur de la forme romanesque. Sauf Breton, Sartre et Camus, le livre ne rencontre aucun succès.

En février 1946, Pierre Seghers édite *Les Poèmes de la nuit et du brouillard* de Jean Cayrol, dédiés à Louis Aragon (« *Pour Aragon / ces poèmes du / Seuil* »). En 1955, Jean Cayrol reçoit les manuscrits qu'il avait écrits sous la table de l'usine de Gusen, et que lui avait pris un officier S.S. — celui-là même sans doute qui les lui fait renvoyer, dix ans plus tard. Chez lui, à Pujols, Jean Cayrol fait condamner les ouvertures des cheminées, qui lui rappellent trop celles des camps. Jean Cayrol reste pleinement conscient, jusqu'à la fin de sa vie, de vivre une époque où l'homme est constamment épié et accusé. Il se tient à l'écart de toute association du souvenir, comme de toute chapelle littéraire, pour reprendre l'expression de Pierre Lasserre (1920).

### **Revue ou collection ? un objet éditorial hybride, *Ecrire* (1957)**

L'originalité de Jean Cayrol comme éditeur éclate avec un objet éditorial hybride : *Écrire* (1956), qui se donne pour règle de ne publier que des premiers textes, excluant tout auteur confirmé. « *Jean Cayrol présente trois auteurs de moins de 20 ans* », précise même la bande-annonce du numéro 5, en 1958. Les tirages sont d'abord de 3500 exemplaires, mais baissent rapidement, pour se stabiliser autour de 1700.

Revue, collection, récollection ? *Revullection* pourrait-on dire. *Écrire* s'apparente à la revue par sa périodicité, d'ailleurs incertaine, par la mise en valeur d'une numérotation, par son esprit de découverte et par la pluralité des auteurs présents dans chaque volume. Un discours liminaire y est tenu, par Jean Cayrol lui-même, sur le mode esthétique ou moral. Mais on n'y trouve pas de notes de lecture ni de textes critiques. En revanche, chaque texte fait l'objet d'une publication à part, un volume placé sous couverture verte, imprimé sur Fleur d'Alfa, et qui constitue l'édition originale – s'insérant alors, sans ambiguïté, dans une collection. Sans doute le terme de recueil conviendrait-il mieux, mais un recueil destiné à alimenter une collection.

En 1967, Roland Barthes présente *Verdure* d'Antoine Galien et André Pieyre de Mandiargues *Le Lustre du grand théâtre* de Claude Frochoux ; Marguerite Duras fait de même en 1968 pour *Les Antipodes* de Jean-Marie Dallet. C'est l'originalité que nous retiendrons, sous une couverture photographique confiée à Henriette Grindat (photographe suisse installée à Paris depuis 1949 et qui travaillait pour Bordas, Arthaud, Le Seuil) – alors que la collection, elle, se présente sous couverture typographique. En 1968, un autre type de recueil voit le jour aux éditions du Seuil, sous le titre *Poésie Ecrire*, qui donne des textes de Joseph Guglielmi, Gérard-Henri Renolleau, Georges Drano, Alain Maumejean et James Sacré.

On trouve à l'abbaye d'Ardenne, dans le fonds des éditions du Seuil, les maquettes de couverture d'*Ecrire* (n° 2, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14). Les dossiers contiennent des bordereaux, des essais de couvertures, des projets de bandes, des factures de l'imprimeur Paillart, des photos d'identité des auteurs – et le tapuscrit de la fameuse lettre de Philippe Sollers à Jean Cayrol. La forme poétique y est constamment présente, le plus souvent sous le titre de « Poèmes » : Michel d'Hermies et Emmanuel Delahaye (n° 1), Raymond Mirande et Marcel Pleynet (n° 2), Jean-Pierre Faye et Jean Chatard (n° 3), Paul Perrey (n° 4), Françoise Collin (n° 6), Alain Albert, « L'horaire » (n° 8), Vincent Kerno, « Rivage du silence » (n° 9), Annette Raynaud, « Le passe-misère » (n° 13), Bernard Darley, « Les Chiens de laine » et n.s., « Mirages pour ta venue » (n° 14) et Joël Frémot (n° 15). On note qu'il est plus difficile pour l'éditeur de reprendre en volume les poésies que les proses - et que la collection « Ecrire » reste le seul mode d'accès à ces textes poétiques. Un mot d'époque : les « Bidules » de Fernande Schulmann (n° 4).

Outre Marcelin Pleynet (n° 2), Jean-Pierre Faye (n° 3), Boisrouvray, Claude Durand (n° 6), Raphaël Sorin et Denis Roche (n° 11), *Ecrire* a finalement eu le mérite de publier les premiers textes de deux auteurs contemporains majeurs : Philippe Sollers, pour *Le Défi* (n° 3) et Pierre Guyotat, qui signe *Sur un cheval* du pseudonyme de Donalbain (n° 10). Malgré ses efforts, Jean Cayrol, qui a été le premier éditeur de Pierre Guyotat, ne parviendra pas à faire éditer celui-ci aux éditions du Seuil.

## Les Editions du Seuil

Les Editions du Seuil sont nées à l'instigation d'un dominicain, l'abbé Jean Plaquevent en 1935. Elles ont été fondées par Henri Sjöberg, publicitaire poète, Paul

Flamand assumant les tâches de directeur littéraire et Jean Bardet celles de directeur technique. Au 27 de la rue Jacob, on entre dans une petite cour par une grille dessinée par le peintre Robert Lapoujade. Le comité se réunit tous les vendredis. Jean Cayrol occupe un perchoir, auquel on n'accède que par une échelle, au-dessus de la demeure du gardien. Il est chargé d'observer les signes, les germes, les promesses d'une écriture naissante.

Jean Cayrol est persuadé qu'aucun manuscrit n'est absolument nul et qu'un écrivain n'a qu'un seul livre à écrire. Il invente des règles pour fabriquer un best-seller, des exercices pour rédiger le prière d'insérer d'un livre qui n'a pas été écrit, pour écrire enfin le livre lui-même en tenant compte des critiques déjà publiées. Les Editions du Seuil, qui avaient publié « Sur un cheval » dans *Ecrire* puis *Ashby* en 1964, laissent échapper Pierre Guyotat vers les éditions Gallimard, où il trouve le soutien de Jean Paulhan. Le coup de maître de Jean Cayrol comme éditeur reste la publication du premier texte de Philippe Sollers, *Le Défi*, salué par François Mauriac et Louis Aragon, et qui obtient le prix Félix Fénéon le 11 mars 1958. En septembre de la même année, les éditions publient *Une curieuse solitude*, le premier roman de Sollers - lequel craint de passer pour l'équivalent masculin de Françoise Sagan - puis *Le Parc*, qui obtient le prix Médicis en 1961.

Durant l'hiver 1961, les éditions du Seuil sont plastiquées à trois reprises, à cause des positions de la revue *Esprit* en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Dès 1948, Emmanuel Mounier éveillait les esprits sur « l'éveil de l'Afrique noire » ; *Peau noire, masques blancs*, de Frantz Fanon, paraît aux éditions du Seuil en 1952, avant la *Nedjma* de Kateb Yacine, en 1956 ; « L'Histoire immédiate », la collection de Jean Lacouture adopte clairement des positions favorables à la décolonisation. En 1958, les éditions du Seuil participaient à la création du Club Jean Moulin, avec Stéphane Hessel, Simon Nora, Michel Rocard, Jacques Delors : c'est le « comité Anatole » dont se moque le général de Gaulle. C'est aussi au cœur des éditions du Seuil que Jean Cayrol a vécu mai 1968. Par téléphone, Michel Butor lui propose d'occuper l'hôtel de Massa, siège de la Société des gens de Lettres, et symbole d'une sociabilité littéraire conventionnelle. Les moyens éditoriaux des éditions du Seuil sont mis au service des étudiants révoltés. Proche des artisans et des gens simples, Jean Cayrol souscrit au mot de Rimbaud : « *La main à plume vaut la main à charrue.* »

Comme toute maison d'édition, le Seuil est agité par une interrogation permanente sur son image. Dans une note interne, Jean Cayrol s'inquiète du poids des essais et de la collection « Microcosme » dans le catalogue des éditions et pose inlassablement la question : « *Où est maintenant la littérature ?* ». Paul Flament rappelle que les éditions ont publié la collection « Pierres vives » ainsi que la collection bilingue dirigée par Pierre Leyris : il est difficile, selon lui, de prétendre que le Seuil n'a pas d'empreinte littéraire. François-Régis Bastide note cependant que la maison est perçue en relation à la revue *Esprit*, à un foyer d'idées de gauche porté par les essais plutôt que comme un lieu d'éclosion littéraire.

Jean Cayrol a apporté aux éditions du Seuil des auteurs comme Roland Barthes, Philippe Sollers, Pierre Guyotat, Didier Decoin (prix Goncourt 1977), Edouard Glissant, Marcelin Pleynet (qui fut son secrétaire), Eric Orsenna, Michel Braudeau, Jean-Marc Roberts, Denis Roche, Kateb Yacine. Mais Jean Cayrol est un éditeur attentif au premier mouvement, et qui déteste corriger les œuvres des autres. Seul Didier Decoin, sans doute, aura été véritablement guidé par lui. Depuis 1960, Jean Cayrol travaille

aussi avec Claude Durand, instituteur, éditeur français de Soljénitsyne, traducteur de Garcia-Marquez, puis dirigeant de la maison Fayard.

## **Le poète et le romancier**

Comme poète, Jean Cayrol a composé une quinzaine de chansons, notamment pour Juliette Greco. Sa poésie ne refuse pas le lyrisme, mais elle est d'abord celle de la vie quotidienne. C'est l'écriture de la poésie qui remet Jean Cayrol là où il est né à l'écriture. Elle est chez lui comme la réponse lyrique à la blessure personnelle, comme le théâtre de l'éternel retour.

Comme romancier, il est proche de Roland Barthes, mais résiste à l'insistance d'Alain Robbe-Grillet, qui cherche à l'entraîner dans le Nouveau Roman. Comme lecteur de romans, il est sensible à Patrick Modiano, qui devait être publié aux éditions du Seuil, mais qui a repris sa signature, les éditions Gallimard ayant renchéri.

## **Nuit et brouillard**

Le cinéma offre à Jean Cayrol une seconde rigueur, qui lui permet de revivifier son écriture littéraire. *Nuit et brouillard* est commandé à Alain Resnais par le Comité de la Seconde guerre mondiale, pour le dixième anniversaire de la libération des camps. Dès juin 1955, Alain Resnais est en repérage au Struthof, site de l'ancien camp de Natzweiler. Jean Cayrol ne signe son contrat que le 1er décembre 1955, alors que le film est déjà tourné. Il épingle les images des camps autour de ses fenêtres mais ne parvient à écrire qu'avec l'aide de Chris Marker, dont Jean Cayrol avait préfacé le premier roman, *Le Cœur net*, en 1949. Jean Cayrol cherche à se placer dans le temps du fonctionnement du camp, en préservant l'ignorance qui fut parfois celle du déporté. Paul Celan se charge de la traduction allemande, non sans expliciter les fours crématoires et le délire racial : certaines parties de sa traduction sont fortement contestées par le réalisateur et le producteur, qui estiment que le poète allemand s'en tient à l'orthodoxie communiste en suggérant que de tels camps étaient impossibles à l'Est.

La commission de contrôle intervient, pour censurer un document photographique de 1941 où l'on voit le képi d'un gendarme français dans le camp de Pithiviers et pour couper les images de la fin du film, jugées trop violentes. Alain Resnais veut une lettre des autorités — « *Je veux une lettre. Une preuve qu'il y a censure !* » — et le film ne reçoit le visa que sous condition de suppression de cette image, qui est finalement gouachée, et ne réapparaîtra que quarante ans plus tard. Il n'était alors question ni de donner l'image d'une France collaborationniste ni d'empêcher l'amitié franco-allemande. D'abord retenu pour le festival de Cannes, le film est retiré de la sélection française, en réponse à une démarche de l'ambassade d'Allemagne, au nom de l'amitié franco-allemande. Il est aussi interdit en Suisse – du fait, notamment, de pressions françaises. Les communistes s'inquiètent de la mention, à la fin du film, de ces camps qui ont existé « *en d'autres lieux* » – Alain Resnais pensait aux camps de regroupement des Algériens en France plutôt qu'aux camps staliniens.

Par la suite, certains historiens ont reproché au film de faciliter la confusion entre camp de concentration et camp d'extermination – ou de ne pas suffisamment en marquer la différence. Il reste que le film a souvent été diffusé dans les écoles, bien

avant que la notion de *devoir de mémoire* ne se répande. A partir de 1971, *Le Chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls le supplantera pour un temps. *Nuit et brouillard* est cependant programmé le 10 mai 1990, à la même heure et sur six chaînes de télévision, après la profanation du cimetière juif de Carpentras. Il est toujours diffusé à destination du public scolaire. Jean Cayrol pensait que l'homme n'est jamais sorti du concentrationnat.

## Les formes de la notoriété

Les voyages de Jean Cayrol accompagnent l'histoire contemporaine. En 1947, il prend l'Orient-Express, avec Jean Maxence, et participe au *sweating-system* de l'Alliance française. En 1969, il part pour l'Uruguay, afin d'inaugurer un monument à la mémoire de Lautréamont et de Jules Supervielle. Il soutient Garry Davis dans son épopée de citoyen du monde. En 1963, le scénario et les dialogues de *Muriel*, pour Alain Resnais, avec Delphine Seyrig, expriment le temps du retour d'Algérie ; *Je l'entends encore* relate une manifestation pour la paix au Vietnam. En 1970, Jean Cayrol est au Japon. En 1976, il est en Russie, à l'époque de la politique de la main tendue.

En 1973, Jean Cayrol est élu à l'Académie Goncourt, que préside depuis peu Hervé Bazin, qui l'aime bien, qu'il n'aime pas beaucoup. Il y siège aux côtés de Bernard Clavel, Armand Salacrou, Robert Sabatier, Armand Lanoux, Raymond Queneau, Michel Tournier, Emmanuel Roblès, Hervé Bazin, Françoise Mallet-Joris, puis Edmonde Charles-Roux et Daniel Boulanger. Jean Cayrol siège aussi à l'Académie Mallarmé, au jury du prix Jean-Vigo, à la fondation Del Duca, très généreusement dotée. Fatigué, malade, Jean Cayrol quitte le jury du prix Goncourt en 1995. Son couvert revient alors à un proche, Didier Decoin. Il reste un nom parmi les découvreurs de talents, les détecteurs d'écrivains, avec Jean Le Marchand, Robert Denoël, Maurice Nadeau, Georges Lambrichs, Roger Grenier, Jacques Brenner, Henry Muller, Jean Paulhan.

Jean Cayrol avait coutume de brûler le courrier qui encombrait ses tiroirs. « *Où sont passés les petits billets d'un Jean Paulhan ?* », écrivait-il en 1982. Les Éditions du Seuil, pour lesquelles Jean Cayrol travaille depuis le début des années 1950, ont laissé une trace profonde dans la poésie contemporaine. Aimé Césaire, Pierre Emmanuel, Kateb Yacine, Philippe Sollers, Tahar Ben Jelloun, Denis Roche et Jean Roubaud en sont pour nous les noms majeurs. Tous sont présents, à des titres divers, dans les collections de l'IMEC. La collection des « Écrivains de toujours » rassemble les auteurs du passé autour de ceux du présent – et vise à concurrencer les éditions Gallimard. En 1968, le prince de Monaco décerne son prix à Jean Cayrol, « *une couronne vite jetée dans les orties flamboyantes d'une jeune révolution* », selon lui. Les Éditions du Seuil aident les manifestants à imprimer leurs proclamations, leurs tracts et leurs affiches. Les adultes sont mis de côté, et accusés - mais comme tout homme est accusé, en permanence. La poésie repasse du côté des lieux communs, des choses toutes faites, des fragments de journaux. La capitalisation de l'humanisme semble ne plus jouer. En 1969, les éditions Tchou publient une anthologie de la poésie du XVIIe siècle, par Denis Roche. *La poésie est inadmissible*, titre encore le même Denis Roche en 1998. Le blanc, la parenthèse, l'écriture anonyme, la régression vers la syllabe, tout a été fait en poésie. dit Jean Cayrol, sinon « *garder toute violence, même dans le fait qu'on décrit*



une feuille d'arbre. »

## Propositions pédagogiques

Le projet du service éducatif consiste dans un premier temps à observer, sous le regard matériel, un choix de revues, animées par Jean Cayrol, éditées par les Éditions du Seuil ou au-delà, ayant marqué l'histoire des revues de poésie. Les classes retenues seront ensuite appelées à créer leur propre revue *Écrire*, sur la base d'un certain nombre de propositions ou de contraintes, dont par exemple des jeux anaphoriques ou bien une rubrique « *Écrire, c'est...* ». Après lecture de « *Écrit sur le Mur* » de Jean Cayrol, les murs de l'abbaye d'Ardenne pourront être à leur tour photographiés, afin d'illustrer les couvertures des nouvelles revues. Les classes pourront en outre travailler sur les numérisations de manuscrits de poèmes, ou de tapuscrits, au regard de leurs versions imprimées. Un corpus de textes sera proposé aux professeurs.

## Corpus

Jean Cayrol, « *Écrit sur le Mur* », *Poésie* 42, n° V, n° 11, p. 19.

Louis Aragon, lettre à Jean Cayrol, le 27 novembre 1949, et réponse de ce dernier, dans Michel Pateau, 2012, p. 222-226.

Jean Cayrol, « *Le Coin de table* », *Ecrire* 1, 1956, p. a1 à a11. Tapuscrit cité par Michel Pateau (2012, p. 273).

Jean Cayrol, « *Mal à propos* », *Ecrire* 5, 1958, p. a1 à a8.

Jean Cayrol, « *Nuit et brouillard* », *L'Avant-Scène cinéma*, n° 1, 15 février 1961, p. 51-54.

Jean Cayrol, « *Jean Cayrol répond au questionnaire de Marcel Proust* », *Livres de France*, novembre 1963, p. 9.

Philippe Sollers, lettre à Jean Cayrol.

## Bibliographie

Poésie : Jean Cayrol, *Poèmes de la nuit et du brouillard*, Seghers, 1946 (réédition Mille et une nuits, 2000) ; *Œuvre poétique*, Éditions du Seuil, 1988.

Essais : Jean Cayrol, *Il était une fois Jean Cayrol*, Éditions du Seuil, 1982.

Cinéma : Jean Cayrol et Claude Durand, « *On vous parle* », *L'Avant Scène cinéma*, n° 5, 15 juin 1961, p. 47-54 ; Jean Cayrol et Claude Durand, *Le Droit de regard*, Éditions du Seuil, 1963, 184 p.

Sur Jean Cayrol : *Livres de France*, n° 9, novembre 1963 (Jean Cayrol répond au questionnaire de Marcel Proust) ; Daniel Oster, *Jean Cayrol*, Éditions du Seuil, 1967 ; *La Revue des revues*, n° 42, 2009 ; une seule biographie à ce jour, par son neveu par alliance : Michel Pateau, *Jean Cayrol : une vie en poésie*, Éditions du Seuil, 2012 (avec un poème inédit de Jean Cayrol, « *L'amour rôde dans les bois* »).

Sur les éditions du Seuil : Jean Lacouture, *Paul Flamand, éditeur. La Grande aventure des éditions du Seuil*, éditions les Arènes, 2000.

Et encore : Ewout Van Der Knaap, *Uncovering the Holocaust: The International Reception of Night and Fog*, Wallflower Press, 2006, 198 p. ([ISBN 9781904764649](#)).